

GÉNÉRATION(S)



DES PREMIERS ÉMOIS AUX PREMIERS COMBATS

Génération Z, génération 2000, génération Covid... Le mot génération est toujours prétexte à créer de grandes catégories, de grandes tendances. La nouvelle génération est pourtant plurielle, et c'est aux jeunes de la raconter. De novembre 2020 à mai 2021, nous avons invité des jeunes de La Haute-Vallée de Chevreuse à définir elles et eux-mêmes leur génération, dans sa diversité, ses enjeux et ses liens avec celles qui la précèdent. Pour cela, nous les avons accompagné-e-s lors d'ateliers d'écriture au lycée Jean Monnet, à La-Queue-lez-Yvelines, au collège LesTrois Moulins, à Bonnelles, et au centre de formation professionnelle Le Nôtre, à Sonchamp.

Quand on a 13, 16 ou 19 ans, on se construit dans un monde que l'on n'a pas choisi et que l'on s'appête à bâtir à son tour. C'est l'âge des questionnements, des doutes, des remises en question, des premières fois ; des premiers émois aux premiers combats. Est-ce qu'il y a des causes pour lesquelles j'ai envie de me battre ? Ai-je les mêmes préoccupations que mes parents ? Sont-ils le moteur de mes valeurs ou en opposition à mes actions ? Quel est mon champ des possibles ? Est-ce le même que celui de mes aîné-e-s ?

Découvrir son attirance pour les personnes du même genre sur les réseaux, avoir peur de manquer d'argent, affronter le cancer de sa mère, sensibiliser ses camarades à l'écologie : ces récits sont les leurs, mais aussi les vôtres. Ils témoignent du monde d'aujourd'hui, et de demain.

Nathalie Hof

JOURNALISTE À LA ZONE D'EXPRESSION PRIORITAIRE

FAIRE LA PART BELLE À LA JEUNESSE

Les rêves n'ont pas d'âge, mais chaque âge a ses rêves, ses luttes, et ses questionnements.

Ici, au Lieu, on mélange les générations, sans arrêt. Parce que les générations ensemble et confondues, dans leur diversité, ont tant à apporter au monde. Alors, dans chaque projet que l'on mène, on fait la part belle à la jeunesse.

Cette jeunesse d'aujourd'hui qui sait dire et qui doit dire aux plus ancien-ne-s « restez jeunes », dans l'état d'esprit, l'émotion, l'imagination et le courage. Sont jeunes celles et ceux qui sont prêt-e-s à déstabiliser leurs opinions ancrées, les positions a priori inébranlables, pour regarder le monde avec un regard différent et neuf. Sont jeunes celles et ceux qui disent aux nouvelles générations : « Ne nous laissez pas devenir vieux, cyniques et pessimistes. »

D'où l'importance des témoignages de ces collégien-ne-s, lycéen-ne-s, apprentis, à qui confier son attention, son écoute et sa confiance.

Sidonie Diaz

COORDINATRICE DU LIEU

Alexis Boullay

ARTISTE ASSOCIÉ AU LIEU

J'AI GRANDI SANS REPÈRE

ALEXIS A MANQUÉ DE SOUTIEN PARENTAL ET SCOLAIRE. C'EST DANS UNE FORMATION PRO QU'IL A FINALEMENT TROUVÉ UN CADRE QUI, PETIT À PETIT, LUI PERMET DE SE PROJETER.

Ma mère m'a un peu aidé dans mon éducation, mais le reste, je l'ai fait tout seul. Je n'ai pas eu de repères. Je ne me souviens même pas si mon père était là... mais j'ai vu la différence quand il est parti. Avant, il était toujours dans le salon avec son bureau et son ordi, et quand il est parti, il n'y avait plus rien. Un moment il était là, le soir il n'y était plus. Il est parti parce qu'il avait des problèmes avec ma mère.

Un peu à la même période, j'ai arrêté de travailler, mais ce n'était pas pour ça. C'est juste que je trouvais ça inutile. Ma mère voyait que mes notes étaient basses, mais elle ne disait pas grand-chose. Avec ma mère, on n'a jamais parlé d'orientation, elle s'en fiche du métier que je ferai, du moment que j'en ai un.

Ma mère est gardienne d'immeuble, et mon père, je crois qu'il ne travaillait pas. Mon père, il n'en disait rien de mon orientation, comme il passait son temps sur l'ordinateur. Et, après le divorce, je n'ai plus eu de nouvelles de lui. Parce qu'il était méchant et qu'il s'en fichait. À la maison, il voulait que les choses soient faites de la façon dont il voulait que ce soit fait. Une fois, j'ai fait un truc qui ne lui a pas plu, et il m'a dit de copier cent fois une phrase. De l'école, il ne s'en occupait pas, il s'occupait seulement des choses qui se passaient à la maison.

J'ÉTAIS AU FOND DE LA CLASSE, MAIS J'ÉTAIS LÀ ET C'EST TOUT

J'ai grandi sans repères... parce que, quand j'étais au collège, vers la cinquième, j'ai complètement arrêté de travailler. J'étais au fond de la classe, mais j'étais là, c'est tout. J'attendais juste la fin de l'heure du cours pour jouer aux jeux vidéo.

Je n'avais plus envie de travailler, je n'y trouvais plus d'utilité. Dans mon collège dans le 18^e, on ne pouvait pas redoubler jusqu'en troisième, donc même si je ne travaillais pas, ils me laissaient passer... Je me disais : « Travailler, c'est devenu inutile. » Je passais mes journées à attendre. Parfois, j'écoutais un peu, parce que sinon je m'ennuyais. Il y en avait pas mal qui ne faisaient rien, ils faisaient des bêtises un peu partout, dans la cour, dans les couloirs, dans la classe, et avec zéro, ils passaient quand même... Moi, je répondais à une ou deux questions et j'avais 5-6. Ça se voyait que les profs essayaient, ils donnaient des devoirs, mais un ou deux avaient complètement abandonné. Ils avaient compris que c'était mort...

Les profs m'ont dit des trucs genre : « Faut que tu travailles, sinon tu vas avoir des problèmes dans ta vie future. » Mais ce n'est pas allé plus loin, c'était comme un conseil, et ils m'ont dit : « Si tu ne le fais pas, on ne peut pas faire grand-chose. »

CETTE FOIS-CI, J'AI RÉPONDU À TOUT LE CONTRÔLE

Avant la cinquième, je crois que je rêvais d'être policier ou un truc du genre. Quand il y a eu la juge, je n'y réfléchissais plus. La juge, c'était pour mon poids et parce que j'étais inactif au travail. Elle m'envoyait dans un collège, et j'y allais. En troisième, j'ai changé deux fois de collège. Une fois pour mon année de redoublement, puis j'ai redoublé une seconde fois à Varennes-Jarcy. Puis, la juge m'a dit d'aller au Centre Le Nôtre. J'ai fait une année « La Ruche » pour découvrir un métier : plomberie, horticulture, restauration... mais on peut aussi en choisir un autre. Je fais aujourd'hui de l'horticulture pour trouver un travail de jardinier-paysagiste.

Ici, je travaille dans les cours. Il y a aussi des devoirs, mais je ne les fais jamais... C'est plus simple, comme on n'est pas beaucoup, les profs ont le temps de s'occuper de nous. Dans ma classe, on est cinq. C'est pas « je te donne un travail et bonne chance ».

Hier, j'ai fait le CFG (certificat de formation générale) : le brevet, mais sans l'histoire. Il y a juste le français, les maths et l'oral de français. Je ne suis toujours pas spécialement motivé, mais cette fois-ci, j'ai répondu à tout le contrôle. Il y a juste une question en français que je n'ai pas trop comprise. Le brevet, ce sera l'année prochaine. Et après, une formation professionnelle.

Aujourd'hui, j'ai un repère. Le prof d'horticulture nous explique des noms de plantes, un autre nous explique comment planter un arbre, un autre le nom des pierres pour faire des chemins et de la déco. C'est un repère, pour être comme eux, pour réussir mon travail à l'avenir. Pour gagner ma vie. Je fais du mieux que je peux, j'essaie d'apprendre, comme ce que fait un élève.

Alexis, 17 ans, étudiant



NOIRE, MUSULMANE MAIS PAS SEULEMENT

DANS SON VILLAGE ET À L'ÉCOLE,
DIOR EST LA SEULE NOIRE
ET MUSULMANE. ELLE AIMERAIT
QUE LES AUTRES VOIENT AUSSI
TOUT LE RESTE : SES QUALITÉS,
SES HOBBIES, SA PERSONNALITÉ.

Dans une cité aux Ulis, où j'ai vécu la majorité de mon enfance, il y avait des Blancs, des Arabes, des Noirs, des Chinois, des musulmans, des chrétiens, des juifs, des athées. On ne connaissait pas le racisme, on était tous d'origines différentes mais on ne faisait pas la différence. Et puis, à 12 ans, j'ai déménagé dans un village près de Rambouillet. C'est là que j'ai vu ce que c'était que d'être différente.

En arrivant, je me suis aperçue que j'étais la seule Noire, musulmane. Au début, je me sentais dévisagée. J'avais l'impression de ne pas avoir ma place ici. Les gens étaient tous blancs et aucun d'eux ne devait être musulman.

JE SAIS QU'IL Y AURA TOUJOURS DES DIFFÉRENCES

Pendant mes années de collège, j'étais la seule personne à faire le ramadan. Au début, c'était bizarre, mais je me suis habituée. Mes amis me posaient beaucoup de questions, toujours les mêmes : « Tu ne peux vraiment pas boire de l'eau ? », « T'as le droit d'avaler ta salive ? », « Tu ne peux pas prendre un chewing-gum ? », « Et tu fais comment pour le sport ? »... Je leur ai tout expliqué ce que c'était que de faire le ramadan. Je crois qu'ils voulaient s'informer et qu'ils étaient impressionnés par mes efforts. Cette année, j'ai fait ma quatrième et dernière année de ramadan au collège et ils m'ont posé moins de questions.

Aujourd'hui, j'ai réussi à me faire des amis dans le village, mais je sais qu'il y aura toujours des différences. Il y a plein de choses qu'ils peuvent faire et que moi non grâce à ma religion, comme par exemple : boire de l'alcool, fumer des cigarettes, faire sa première fois avant le mariage... Malgré le fait qu'ils m'invitent à des fêtes, je refuse toujours car ce n'est pas mon délire. Je suis quand même super contente de voir les vidéos des soirées...

Bien sûr, je suis très différente par ma couleur de peau et ma religion... J'ai aussi des qualités particulières dont je suis fière. Je suis drôle, intelligente, je parle couramment anglais et wolof, je sais danser et je suis une bonne copine. Avec mes amis du collège, nous avons beaucoup de points communs : on aime rigoler, on aime la même mode, on écoute les mêmes musiques. Pour eux, je ne suis plus seulement la seule Noire ou la seule religieuse. J'aimerais que tous les gens me voient de cette manière, pas seulement la Dior noire et musulmane.

Dior, 14 ans, collégienne



AI-JE LES MOYENS DE FAIRE UNE ÉCOLE D'ART ?

MIRABEAU RÊVE DE FAIRE UNE ÉCOLE D'ART. MAIS DANS SON CHOIX D'ORIENTATION, L'ARGENT RESTE UN CRITÈRE IMPORTANT, SURTOUT POUR SA FAMILLE.

À mes 13 ans, mon père a fait ses bagages et je ne l'ai jamais revu en personne, à part en de très rares occasions. Ma mère est femme au foyer et est dépendante des pensions qu'il nous refile. On ne mange plus comme avant. Avec cinq bouches à nourrir à la maison... Elle nous dit qu'il faut faire attention à ce qu'on achète et ça change comparé à avant. On sort moins pour s'acheter des fringues et, quand je demande quelque chose en particulier, ça se limite aux anniversaires et à Noël.

Dans ma famille, c'est l'argent avant tout depuis toujours. Et ça, ça risque d'impacter mes choix d'études. Je dessine depuis que je suis tout petit, j'ai toujours adoré ça, mais comme mes grands-parents ou mon entourage me le disent, l'art « ce n'est pas ça qui ramène le pain à la bouche ». Mon papi du côté de mon père, il tenait un magasin de vente d'appareils photo à Paris avant de descendre dans le midi pour faire de l'huile d'olive : il a travaillé non-stop quand il était jeune avant de pouvoir faire ce qu'il voulait.

Je sens que ça se reflète sur moi. Je réfléchis déjà à comment je vais faire pour gagner des sous plus tard.

EST-CE QU'IL FAUDRAIT QUE JE CHANGE D'ORIENTATION ?

L'école d'art, c'est un projet que j'ai depuis un moment, qui me tient à cœur, et ça me fait d'autant plus stresser. C'est un milieu professionnel hyper compétitif et il faut vraiment se démarquer pour pouvoir vivre de ça sans avoir de jobs à côté. Mon prof d'art semble être confiant sur mes capacités et me dit de viser des postes de directions genre directeur artistique/créatif, réalisateur, mais est-ce que j'en suis capable ?

Ça m'arrive de réfléchir sur : « Est-ce que c'est réellement ce que je veux faire ? » J'ai déjà pensé au fait qu'il faille peut-être changer d'orientation. Que je devrais peut-être partir faire de l'informatique comme mon grand-frère (c'est quelque chose dont il a toujours été passionné), mais je ne suis pas certain d'être aussi passionné par ça que par l'art.

ON EST DANS UN ENDROIT UN PEU ÉTRANGE FINANCIÈREMENT

J'en ai parlé avec ma mère, elle m'a rassuré plus qu'autre chose. Sachant que j'ai une grande sœur qui est déjà indépendante en tant qu'artiste : si elle y arrive bien, ben... moi aussi de toute évidence. Dans le cas où non, elle me dit que j'ai toute la vie devant moi et qu'il n'est jamais trop tard pour apprendre d'autres choses. Les écoles privées sont les plus intéressantes de mon point de vue, comme e-artsup : mais il faut que je fasse attention, parce que les écoles privées sont les plus chères et je ne peux pas demander de bourses à l'État, puisque mon père gagne déjà assez d'argent.

Mon père, il gagne bien sa vie. J'ai donc toujours vécu dans une grande maison, avec un grand jardin, de beaux chiens, une piscine et tout ce qui va avec. Je ne veux pas m'en séparer, vivre ici c'est génial. Je me demande si ça me manquera une fois que je serai indépendant.

Mais côté école, ce sera le strict minimum : déjà qu'il refusait de payer un appart pour ma sœur quand elle faisait ses études à Paris, alors une école privée, ce n'est pas gagné. Et pour ma mère, reprendre un travail, c'est compliqué. Elle est femme au foyer depuis vingt-cinq ans : se retrouver dans un autre milieu et dans un autre pays que là où elle a eu ses diplômes, c'est un calvaire pour travailler. On est dans un endroit un peu étrange financièrement... surtout depuis que mon père est parti.

Mirabeau, 17 ans, lycéen



**SUR ORDRE DE SA MÈRE ET DE SON BEAU-PÈRE,
C'EST ZAZOU QUI GÈRE UNE GRANDE PARTIE
DES TÂCHES MÉNAGÈRES À LA MAISON.
ALORS SES NOTES, SES AMIS ET SA SANTÉ
PASSENT AU SECOND PLAN.**

La phrase favorite de ma mère, c'est : « Tu fous jamais rien. » Une journée normale pour moi, c'est réveil à 9 heures maximum, sinon je m'attends à me faire hurler dessus. Ma mère me dit ce que je vais devoir faire pendant ma journée et, en général, j'ai pas mal de trucs : les lessives, la vaisselle... Toutes les tâches ménagères au final. J'ai dix minutes pour prendre mon petit-déjeuner, si j'en prends un, ce qui est rare. Sinon, je me fais engueuler parce que je suis lente. Je commence à faire ce qu'on m'a demandé, pendant ce temps ma mère va se laver. Mon beau-père est dans le jardin à je ne sais quoi faire, je ne m'en soucie plus. Ma mère reste ensuite sur son téléphone et fait semblant de faire des choses. C'est comme si j'inversais les rôles avec elle.

C'est comme ça depuis mes 9 ans, soit depuis huit ans. Depuis que mon beau-père est « arrivé dans notre famille » et a essayé d'imposer ses lois et certaines manières de vivre : pour lui, en tant qu'enfant, c'est à moi d'aider et de faire les tâches ménagères, de moins regarder la télé, moins demander de choses à ma mère, et de me débrouiller pour aller à un endroit. Mon beau-père, je le trouve « vieux jeu ». Pour lui et ma mère, un enfant doit faire des corvées, alors que je pense qu'on doit tous participer. Mon beau-père a 58 ou 59 ans, donc ses parents l'ont élevé comme ça : les femmes et les enfants s'occupaient des tâches pendant que l'homme travaillait. Quant à ma mère... je ne sais pas. J'en ai discuté avec ma grand-mère et ça ne viendrait pas d'eux.

**MÊME QUAND JE SUIS MALADE,
JE FAIS PLEIN DE CHOSSES**

L'après-midi, soit on avance ensemble sur les travaux de la maison, soit on se repose

jusqu'à 16 heures, quand ma petite sœur se réveille de la sieste. Après, retour aux tâches ménagères, puis vient l'heure de la douche de ma petite sœur vers 18 h 30, et c'est un peu la bataille pour savoir qui va y aller. L'heure du repas est là et je m'occupe comme toujours de mettre la table, de la débarrasser et de faire la vaisselle jusqu'à 21 heures à peu près, pendant qu'eux sont couchés.

Et quand « mes parents » se disputent, c'est à moi de m'occuper complètement de ma petite sœur de 3 ans et de la nourriture, sinon, à 23 heures, on n'aura toujours pas mangé. Même quand je suis malade, je fais plein de choses, alors que je suis censée me reposer.

**JE VOULAIS ÊTRE ARCHITECTE
D'INTÉRIEUR, MAIS VU MES NOTES...**

C'est quasiment tous les jours comme ça, donc je n'ai pas vraiment le temps pour mes devoirs. Si j'ai le courage, je les fais le soir, plutôt tard, sinon je demande à mes camarades de me prêter leur travail.

Il y a quelques années, ma mère nous a dit, à moi et ma grande sœur, que si nous faisons tout ça, c'était pour notre vie future, pour nous apprendre à vivre. Mais, en même temps, elle me reproche souvent d'avoir des mauvaises notes, de ne pas travailler et que, si je me plante, ce sera de ma faute et celle de personne d'autre. Elle disait la même chose à ma grande sœur. Mais si aujourd'hui, elle et moi, nous nous plantons, c'est bien à cause d'elle qui, quand on veut travailler, nous appelle pour faire autre chose sur le ton du jugement : « Mais oui c'est ça tu travailles, allez viens m'aider. » Ma sœur préférerait sécher les cours et ne pas travailler. Elle avait des mauvaises notes.



CHEZ MOI, JE SUIS LA PREMIÈRE DE CORVÉES

Avant, je voulais être architecte d'intérieur, mais vu mes notes, j'ai dû abandonner. J'aime énormément dessiner. Au lycée, j'ai sept heures d'art par semaine, et l'année prochaine j'aurais neuf heures. Donc je me suis dit : « Pourquoi pas travailler dans l'art ? » Le seul problème : il faut que ça plaise à ma mère et ça va être dur... Avec ma mère, bien que ça puisse être bizarre, je parle beaucoup d'orientation. J'ai eu plusieurs envies. D'abord coiffeuse. Mais elle me disait que ce n'était pas pour moi car j'étais une « feignasse ». Puis architecte. Je voulais créer des plans de bâtiment. J'y ai songé tellement de fois, mais le « tu bosses pas assez, tu n'y arriveras pas » est vite revenu. J'ai alors pensé à serveuse de nuit (qu'est-ce que j'aimerai faire un travail de nuit !), mais elle, tout ce qu'elle voit, c'est : « C'est un métier trop dangereux pour une fille, tu pourrais avoir des problèmes. » Mon seul réconfort... le dessin et la couture. Qu'est ce que ça me plaît ! Mais elle n'a pas l'air très enthousiaste.

J'AI FINI À L'HÔPITAL L'ANNÉE DE MON BREVET

Je ne peux pas faire grand-chose. Je suis obligée de forcer pour pouvoir sortir et voir mes amis, et si je veux l'imposer à ma mère (qui m'espionne avec mon emploi du temps de cours), je suis punie de tout (sorties, ordinateur, téléphone, et j'en passe). Je me sens vachement seule quand je suis chez moi, je ne peux parler à personne car, dès que j'allume mon téléphone, c'est « lâche-moi ce p***in de téléphone » par ma mère, ou « il va voler si tu continues » par mon beau-père.

Depuis que je vis avec le copain de ma mère, j'ai essayé de me suicider deux fois car, avec lui, la vie est vachement compliqué. J'en ai parlé à mes amis, à des psychologues et des pédopsychiatres mais, pour eux, tout va bien, donc je m'efforce de sourire... J'ai fini à l'hôpital l'année de mon brevet, il y a trois ans (pile la semaine de mon anniversaire, j'allais avoir 15 ans). Une amie qui m'aide énormément en avait parlé avec mon CPE. J'ai passé une semaine là-bas, on m'a examinée pour savoir si je n'avais aucune marque, si on me battait ou si on me faisait du mal. J'ai été obligée de voir la pédopsychiatre avant de sortir, puis plusieurs rendez-vous ont suivi. Avec deux psychologues et un professionnel dans la dépression.

Ça m'a vraiment aidée, j'allais vachement mieux, puis quelques éléments ont fait que j'ai failli tomber à nouveau dedans, mais mon super héros est apparu : depuis un an qu'il est là, qu'il m'aide, me fait sourire et me rend heureuse.

Zazou, 17 ans, lycéenne



OBLIGÉE DE PRENDRE SOIN DE SA MÈRE MALADE, ANGELINA A PRIS TRÈS JEUNE UN RÔLE D'ADULTE. ELLE A DÛ COUPER LES PONTS POUR POUVOIR S'ÉPANOUIR.

J'ai échangé les rôles avec ma mère, à cause de sa maladie. Elle est tombée malade quand j'avais 8 ans, elle a eu la syringomyélie. Au début, elle a essayé de la surmonter, mais plus ça allait, plus elle se laissait aller. Elle a décidé d'arrêter de se battre : elle passait ses journées à dormir et ne voulait plus sortir ni voir des personnes.

À partir du collège, j'ai dû commencer à m'occuper d'elle car mon père ne revenait que les week-ends. Il travaillait dans un bureau d'études dans les Yvelines, et mon frère et ma sœur étaient partis de la maison pour leurs études. Je lui faisais à manger et je la mettais au lit. Même si des fois on ne s'entendait pas, j'étais là pour elle. J'étais devenue la maman de la maison.

Heureusement que mon père et ma sœur étaient là pour me rappeler que j'étais une ado. Il m'emmenait faire des magasins avec lui et pour des sorties avec mes potes. J'ai commencé à sentir une différence avec mes

MA MÈRE MALADE, C'EST MOI L'ADULTE

potes au collège, parce qu'ils s'engueulaient pour des conneries, mais moi je passais au-dessus de ça. C'était sur les tâches ménagères, l'école ou même sur des sujets qui se passaient dans le monde.

UNE CHARGE TROP LOURDE SUR MES ÉPAULES

Ça commençait à être compliqué pour moi de gérer ça. La journée, j'étais au collège. Quand je rentrais, je faisais mes devoirs et après je m'occupais du repas. Les tâches ménagères, c'était mon père qui les faisait. Mais, très souvent, je mangeais seule parce que ma mère dormait la journée et vivait plutôt la nuit.

J'ai commencé à me mutiler à 12 ans, c'était une charge trop lourde sur mes épaules. Je l'ai caché à mes parents pendant cinq ans. Ma sœur était au courant depuis deux-trois ans. Je lui avais demandé de ne surtout pas leur en parler parce qu'ils se mettraient dans des états pas possible, et je lui ai dit que j'arrêterai. Sauf que je ne l'ai jamais fait. Il y a des jours, des semaines ou même des mois où je vais bien et j'arrête, et d'autres jours où c'est plus dur. Souvent parce que ma mère revient dans ma vie et ça me rend mal.

Pour ma rentrée au lycée, mes parents ont décidé que je parte vivre avec mon père et mon frère dans les Yvelines. Mon père continuait à revenir les week-ends pour s'occuper de la maison et pour voir ma mère. Mon année de seconde a été super, j'avais enfin le sentiment d'être une ado, d'être libre, je me sentais enfin à ma place. Ce n'était pas la même mentalité qu'au collège, je sortais les week-ends avec mes potes et on faisait des soirées. Mais je continuais à voir ma mère deux fois par mois quand j'allais dans ma maison de campagne.

C'ÉTAIT ELLE LA GAMINE DE 17 ANS

Mais quand je suis rentrée en première, ça a commencé à être la merde. Ma mère est revenue plus souvent nous voir, sauf qu'elle vrillait parce qu'elle s'était mise à réduire son traitement. C'était elle la gamine de 17 ans et moi la mère. J'étais même obligée de l'engueuler parce qu'à chaque fois, elle disait : « Oui, mais comprends, je veux vivre ma vie, faire des choses que je n'ai pas pu faire quand j'étais plus jeune. J'ai consacré trente ans de ma vie pour ma famille, du coup il faut bien que je profite. » Sauf qu'elle n'avait pas compris qu'elle avait encore une enfant de 17 ans à charge. Non, elle préférait faire sa vie et m'abandonner.

Elle voulait faire des voyages seule et surtout avoir une nouvelle vie sans nous. Quand elle partait, on n'avait aucune nouvelle. Sauf qu'elle revenait nous voir quand c'était la misère pour elle, surtout quand elle n'avait plus d'argent. Là, on était bien sûr sa famille. Je n'arrêtais pas de dire à mon père (je m'énervais presque) qu'il ne fallait surtout pas lui donner de l'argent parce qu'après elle allait repartir, puis revenir quand elle n'en aurait plus, puis repartir... Bref, ça allait devenir un cercle vicieux.

J'AI DÛ COUPER LES PONTS AVEC ELLE

Même si, dans le passé, quand on s'engueulait, j'étais là pour elle, là, ce n'était plus possible. J'ai dû couper les ponts avec elle. En attendant que la situation se stabilise pour mon père, je vis chez ses amis. Heureusement que ma famille est là pour moi. Et, maintenant, j'ai de la chance d'avoir des amis qui me comprennent et qui sont là pour moi eux aussi.

J'ai appris à grandir beaucoup plus vite. Je sais que, quand je vais rentrer dans le monde des adultes, j'arriverai à me débrouiller seule et à gérer ma vie de famille. Je sais que je serai là pour eux, dans les bons comme dans les mauvais moments, parce que c'est ça être une mère.

Angelina, 17 ans, lycéenne



LE CANCER DE MA MÈRE A TRANSFORMÉ MA VIE D'ADO

QUAND LE DIAGNOSTIC EST TOMBÉ, LA VIE DE LUCETTE AUSSI A ÉTÉ BOULEVERSÉE. RIRE DE LA MALADIE OU EN PLEURER ? DÉCROCHER L'ÉCOLE OU S'ACCROCHER ? DES CHOIX DIFFICILES, MAIS QU'ELLE JUGE FORMATEURS.

À 12 ans, j'ai appris que ma mère avait le cancer du sein. J'ai vite compris que cet obstacle allait radicalement changer ma vie. Je suis passée de la parfaite famille avec une belle maison et un grand jardin à des parents séparés vivant dans des appartements, les voyant une semaine sur deux. J'ai dû rapidement devenir autonome. J'ai voulu aider et servir à quelque chose. Accompagner ma mère dans cette épreuve, à mon échelle. Être là quand elle rentrait des chimiothérapies, l'aider dans les tâches ménagères. Mais aussi rire de cette foutue maladie.

IL ÉTAIT NÉCESSAIRE POUR MA MAMAN DE DÉDIABOLISER CE CANCER

C'est vrai que rire pendant un moment comme celui-ci est assez difficile. Mais je pense qu'il était nécessaire pour ma maman de dédiaboliser ce cancer. Il y a eu beaucoup de moments où nous avons ri. Un jour, nous allions rejoindre des amis en Espagne. Ma mère, ayant des traitements

lourds, était chauve. Un enfant, surpris de la voir sans cheveux, l'a surnommée « senora calva » ce qui signifie « dame chauve ». Nous l'avons donc appelée comme ça tout au long du séjour.

Je ne pouvais accompagner ma mère à l'hôpital : c'était impossible et elle ne voulait pas non plus que je sois avec elle dans cet endroit. Malgré tout, je pouvais la voir plus souvent : on partait plus souvent en vacances, on faisait plus d'activités mère-fille, de concerts, de shopping... On profitait de chaque moment comme si c'était le dernier. D'une certaine façon, le cancer nous a rapprochées, ma mère et moi.

JE NE PENSAIS PLUS NI AU CANCER, NI AUX COURS

Cette maladie a eu un impact sur mes notes. Quand cette épreuve est arrivée dans ma vie, j'étais en cinquième. Je ne m'investissais plus dans ma scolarité, je n'avais plus envie d'avancer. Ça m'a



beaucoup perturbée : on se dit toujours que ça ne peut qu'arriver aux autres.

Puis, je me suis reprise en main. Un cancer fatiguait déjà ma mère, je n'allais pas lui ajouter le stress de mes mauvaises notes. Alors, j'ai rapidement rattrapé le travail que je n'avais pas réalisé et, au second trimestre de cinquième, j'ai réussi à avoir les félicitations.

Quand j'allais à mes activités extra-scolaires, le tennis, la danse, je lâchais prise. Je ne pensais plus, ni au cancer ni aux cours. Je faisais le vide, je me défoulais.

J'AI APPRIS À TRAVAILLER SEULE, À GÉRER MES SENTIMENTS

Mes amitiés ont, elles aussi, été influencées. Ça m'a permis de faire le tri dans mes « amis ». Mes vrais amis m'ont soutenue et sont toujours restés à mes côtés. Ils m'écoutaient quand j'avais besoin de parler, on sortait pendant des après-midis quand ma mère était à l'hôpital... Ça me permettait de décompresser.

Ma mère a peu après rechuté. Elle a dû se faire retirer le sein malade, elle a pu bénéficier d'une reconstruction mammaire et, aujourd'hui, elle est guérie, plus de cancer ! J'aimerais juste rappeler l'importance des dépistages pour le cancer du sein, plus le cancer est détecté tôt et plus les chances de guérison sont importantes. Pour vous rassurer, ma maman a fait plusieurs mammographies et m'a assuré que ce n'était pas douloureux.

Le cancer de ma mère ne m'a pas apporté que des mauvaises choses. Je suis devenue plus autonome et je me suis endurcie : j'ai appris à travailler seule, à gérer mes sentiments et à ne pas faire confiance aux gens trop rapidement. Ça m'a permis de réaliser l'importance de profiter de son entourage tant qu'il est encore temps, de vivre comme on veut sans perdre notre temps sur des petits détails, et de se moquer du regard des autres. Le cancer de ma mère m'a fait grandir.

Lucette, 16 ans, lycéenne

ON MIGRE DEPUIS PLUSIEURS GÉNÉRATIONS

**DIFFICILE DE
TROUVER DU TRAVAIL
EN MAURITANIE.
ALORS, DEPUIS
DES GÉNÉRATIONS,
LA FAMILLE D'ISSA
FAIT DES ALLERS-
RETOURS ENTRE
LE PAYS ET L'EUROPE,
POUR UN AVENIR
MEILLEUR.**

Avoir un travail, des enfants, une maison ou un appartement, me marier : moi aussi, je suis parti en France pour y faire ma vie. Mon père est parti en Espagne pour trouver du travail. Je crois me souvenir qu'il travaillait dans les vêtements. Mon père est mauritanien et ma mère est française. Moi, je suis né à Madrid et j'ai grandi en Mauritanie.

Mon grand-père maternel aussi a quitté la Mauritanie pour venir travailler en France. C'est pour ça que ma mère y est née. Quand il a eu l'âge de partir à la retraite, il a décidé de revenir en Mauritanie, parce qu'il a une maison là-bas et qu'il n'en a pas en France. L'argent qu'il a gagné en France lui permet d'y passer sa retraite tranquille.

Il y a beaucoup d'autres personnes de ma famille qui ont quitté la Mauritanie pour travailler, comme la petite sœur de ma mère. Ils partent parce qu'il n'y a pas d'avenir, et pour aider la famille restée là-bas.

CE N'ÉTAIT PAS UNE BONNE IDÉE DE MA MÈRE DE ME RENVOYER EN MAURITANIE

Beaucoup de parents mauritaniens qui sont en France envoient leurs enfants au bled, pour qu'ils apprennent la langue de leurs parents (le soninké ou l'arabe) et pour qu'ils connaissent ce qui se passe en Afrique. Mais les enfants ne peuvent rien faire là-bas, donc ils reviennent en France.

Ce n'était pas une bonne idée de ma mère de me renvoyer en Mauritanie. Je lui ai demandé pourquoi elle m'avait envoyé, mais elle ne me répond pas. Là-bas, tu peux faire ce que tu veux : tu es libre, mais la vie en France est mieux car tu as des droits. Qu'est-ce que je vais faire en Mauritanie ?? Il y a du travail, mais pas assez pour les jeunes. Ici c'est mieux. Là-bas, on ne peut pas faire les mêmes travaux. Moi, je veux élever mes enfants en France. Je ne sais pas encore si je partirais en vacances avec eux en Mauritanie. Je préférerais partir en Italie, en Espagne ou aux États-Unis.

En Mauritanie, je vivais au village, avec mon frère, dans la famille de mon père. Je voulais partir, parce que ça ne se passait pas bien, ils nous maltraièrent. Mon grand-père aussi voulait qu'on parte, pour faire une formation. Alors il nous a payé le voyage, à mon frère et moi... jusqu'à Paris.

Issa, 19 ans, étudiant



Mon grand-père, ses AirPods et son dernier iPhone, ça lui donne un certain style. Et oui, des derniers appareils technologiques jusqu'aux réseaux sociaux, mon grand-père utilise tout ! Le pire, c'est qu'il apprend de lui-même, je ne lui montre pas comment faire. Et il sait parfois mieux les utiliser que moi...

**RÉSERVÉS AUX JEUNES,
LES RÉSEAUX ?
LE GRAND-PÈRE D'ALICE
EST HYPER CONNECTÉ,
ET ÇA LES A RAPPROCHÉS.
À QUAND UNE CHORÉ TIKTOK
INTERGÉNÉRATIONNELLE ?**

Nous, on est la génération connectée, comparée à la sienne. On dit souvent que les personnes âgées ne sont vraiment pas douées avec tout ce qui est technologique... En même temps, c'est un peu vrai. Et pourtant : mon grand-père se trouve être l'exception à la règle.

Il a Insta depuis 2017 et y est hyperactif. Il était photographe, donc il poste beaucoup : 86 photos ! Quelques-unes sont personnelles... et d'autres montrent ce qu'il aime : majoritairement des animaux et des photos de sa ville. Je sais que ça l'amuse beaucoup. Il m'a dit qu'il ne voulait pas se laisser dépasser et être perdu. Et depuis que je lui ai montré le principe des mêmes, j'en reçois tous les jours, il adore.

AVEC MON GRAND-PÈRE, ON EST CONNECTÉS... SUR LES RÉSEAUX ET EN VRAI

**QUAND JE POSTE DES CONNERIES,
IL GARDE ÇA « SECRET DÉFENSE »**

Il essaie de montrer à ma grand-mère et à ses amis. Souvent, ils sont un peu perdus et disent que ce n'est pas de leur âge. Lui, il est toujours fier et content quand il fait quelque chose. Il me dit : « Regarde, j'ai posté une nouvelle photo, il faut que tu la likes. » Mon grand-père réclame des likes. C'est incroyable. J'aime beaucoup le suivre et je like tout son contenu pour l'encourager, je sais que ça lui fait plaisir.

Lui aussi me suit d'ailleurs. Sur Instagram, mais également sur Twitter. Il voit ce que je fais, mes amis, des photos, ce que j'aime. Quand je poste des conneries, ça me fait un peu paniquer de savoir que mon grand-père ait pu les voir. Mais ça le fait beaucoup rire et il garde ça « secret défense ».

On a tout de même des usages différents des applications. Je suis active quasiment que pour parler à des amis (stalk-euse dans l'âme) et j'aime bien suivre deux, trois persona-

lités que je kiffe. Tandis qu'il suit plus des comptes d'actualité et d'humeur. Après, avec les tendances et tout ce qui tourne un peu partout, j'arrive un peu mieux à suivre, mais on est souvent tous les deux à se dire genre « wtf qu'est-ce que c'est que ça ? ».

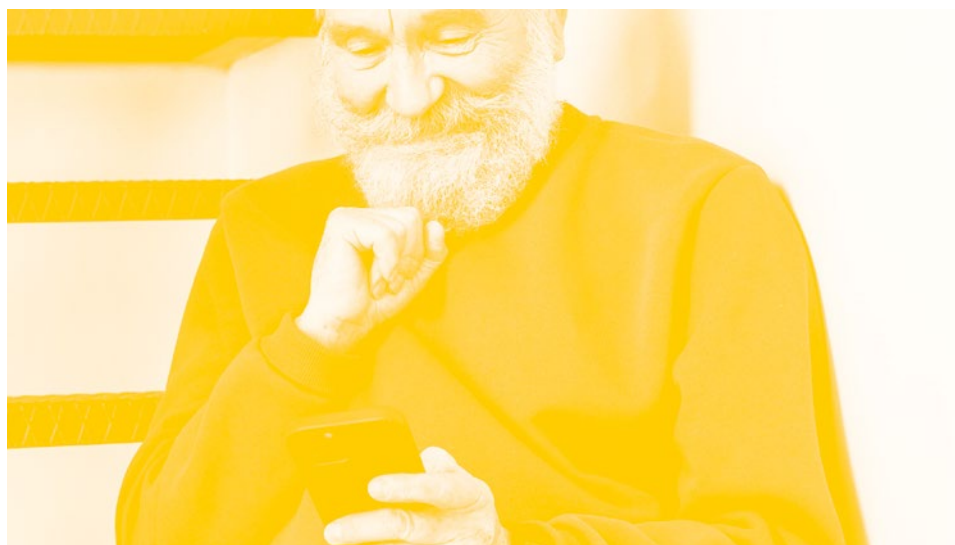
JE ME SENS CHANCEUSE D'AVOIR UN GRAND-PÈRE AVEC LEQUEL JE PEUX AUTANT RIRE

On habite assez loin et on se voit très peu. Les réseaux sociaux nous rapprochent beaucoup, ça nous permet de garder contact. On passe pas mal de temps ensemble, mais sans être ensemble. Je me sens plutôt chanceuse d'avoir un grand-père avec lequel je peux autant rire et être aussi proche.

Sa dernière trouvaille est TikTok et il est plus que motivé pour en faire un. Il a bien intégré le principe de scroller, je crois qu'il devient même un peu accro. Il m'a demandé si on pouvait faire une choré ensemble dessus. Ah ça m'a fait trop rire ! Après, je ne sais pas utiliser cette appli plus que ça, mais à faire : perso, les personnes âgées qui font des petites danses, ça m'attendrit tellement je les trouve trop mignons.

Mes parents aussi ont essayé, mais ce n'est pas vraiment leur truc. À propos de mon grand-père, ils trouvent ça un peu désespérant mais dans le bon sens du terme. Ils trouvent ça amusant, ils l'appellent « le grand-père connecté ».

Alice, 17 ans, lycéenne



FIER D'ÊTRE « GEEK » !

PASSIONNÉ DE JEUX VIDÉO, PIERRE PASSE DES HEURES DEVANT SA CONSOLE. ENTRE AMIS, ILS PROGRAMMENT MÊME LEUR PROPRE JEU : NARRATION, DESSIN, CODAGE... COMME DES PROS !

Les gens me disent que je suis un « geek », mais je me fiche complètement de ce qu'ils pensent de moi. Mes vrais amis sont comme moi. On n'a pas de vie sociale, on n'aime pas quand il y a beaucoup de monde autour de nous et on préfère se parler sur Discord que IRL [*in real life*, dans la vraie vie en français, ndlr].

J'ai commencé à jouer aux jeux vidéo en CP et j'ai tout de suite adoré ça. J'y ai appris beaucoup de choses : j'ai pu y travailler ma mémoire, car mon cerveau mémorise tout ce qui m'intéresse et... ce n'est pas le cas pour les cours.

MON PÈRE JOUE AUTANT QUE MOI

Les jeux vidéo me prennent beaucoup de temps. En semaine, je joue au minimum trois heures par jour. Six lorsque mon emploi du temps me le permet. Le week-end, neuf à dix heures. Durant les vacances, jusqu'à douze heures car je n'ai que ça à faire. Mes jeux préférés, des plus rétros aux plus récents, sont : *Super Mario Bros 3*, *GTA V* – le tout premier open world qui m'a fasciné, *The Legend of Zelda: A Link to the Past*, *Super Smash Bros*, *King's Field*, *Red Dead II*.

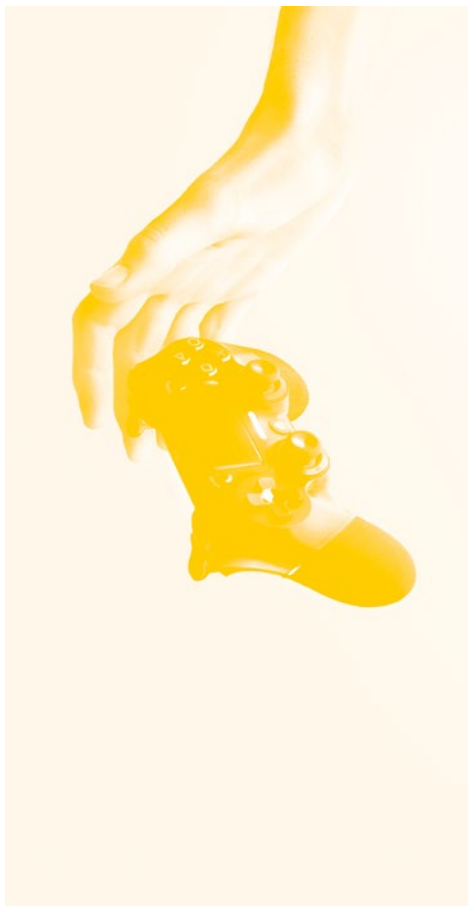
Mes parents se fichent de ma consommation, qui peut être considérée comme excessive, car mon père joue autant que moi. Ma mère aussi, bien que ce soit sur son téléphone. Je joue d'ailleurs souvent avec mon père à ses jeux d'enfance du type *Street Fighter*.

J'AIME TELLEMENT LES JEUX VIDÉO QUE J'EN PROGRAMME UN

Lorsque je joue, je suis une toute autre personne. Dans *The Elder Scrolls V: Skyrim*, je suis l'enfant de dragon de race impure traqué par les Nordiques, car je suis un elfe noir, l'oreille de la confrérie noire, et le maître des compagnons. Alors que dans *Borderlands 3*, je suis un mercenaire intergalactique qui traque le beau Jack, car il n'est pas gentil, et je peux tuer cent personnes sans problème.

J'aime tellement les jeux vidéo que j'en programme un avec des amis qualifiés en codage informatique. Moi, je m'occupe de réaliser les schémas des armes et des armures, de la narration et des quêtes secondaires. Je dois faire en sorte que ces quêtes aient un impact sur la trame principale. Malheureusement, on ne peut plus se voir à cause de la crise sanitaire. On pourrait le faire à distance, mais... ça nous ralentit énormément.

Pierre, 14 ans, collégien



ACCRO À LA PORNOGRAPHIE DEPUIS MES 13 ANS

La plus longue période que j'ai passée sans consommer de la pornographie, c'était durant un challenge qui s'est popularisé sur les réseaux : le « No Nut November ». Le but était d'éviter de se masturber pendant le mois de novembre : j'ai réussi à tenir deux semaines.

En quatrième, un ami m'a montré un site pornographique avec des mangas. Au début, ça m'a choqué, car c'était la première fois que j'en consommais. Mon ami m'a persuadé de regarder du « hentai », sous forme d'animés. Ensuite, je suis parti sur mon navigateur : j'ai tapé « pornographie » et Google m'a suggéré des liens. Alors j'ai commencé à en consommer avec des personnes réelles.

GÉRALD PASSE BEAUCOUP DE TEMPS SUR DES SITES PORNOGRAPHIQUES. IL EST CONSCIENT QUE ÇA NE REFLÈTE PAS LA RÉALITÉ... MAIS NE PEUT PAS S'EN PASSER.

JE SUIS INCAPABLE DE M'EN PASSER

Je suis conscient que je suis accro. Ça va bientôt faire deux ans que je consomme tout type de pornographie dans la légalité. J'ai découvert mon addiction lorsque je me suis fait opérer d'une ectopie testiculaire. C'est une opération qui consiste à faire descendre une testicule dans la bourse. Dès que je suis sorti de l'hôpital et que j'ai pu avoir de l'intimité, je suis allé sur des sites pornographiques, même si ça me faisait mal.

Aujourd'hui, j'en parle, j'en rigole avec mes amis, mais je suis incapable de m'en passer. J'ai pris conscience que ma consommation était importante quand j'ai discuté avec mes copains du nombre de fois par jour. En même temps, ça n'a pas bouleversé ma vie quotidienne et ça ne me dérange pas tant que ça.

COMME SI C'ÉTAIT UN AUTRE FILM...

Je sais que la pornographie est différente de la vraie vie. Un intervenant de mon ancien collègue nous l'a expliqué car je ne suis pas le seul jeune à en consommer. Il nous a bien expliqué qu'elle montre une domination de l'homme. Ce sont des acteurs qui jouent des rôles avec des scénarios.

Pourtant, je ne pense pas que la pornographie ait changé ma vision sur les relations hommes-femmes. Dans la vie réelle, j'imagine que c'est moins brutal, qu'il y a du respect entre les hommes et les femmes. Je ne pense pas que ce soit un fléau pour notre génération. J'ai même vu des films qui essayaient de faire passer un message sur le respect des femmes et qui prévenaient sur les façons de se protéger.

Je regarde comme si c'était un autre film. J'arrive à savoir que la pornographie est une fiction, même si je n'ai aucune expérience.

Gérald, 15 ans, collégien



À 13 ans, on est sûr de rien ! Surtout sur ses sentiments. À 7 ans, j'étais amoureux d'une fille, une personne dont je me souviendrai longtemps. Je ne pouvais pas me sortir de la tête l'idée qu'elle était parfaite, et je ne parvenais pas à être lucide sur la situation...

Malheureusement, quelques mois plus tard, cette fille que j'aimais tout particulièrement me fit la révélation qu'elle était amoureuse de mon meilleur ami. Elle a commencé à m'insulter et à me rabaisser. Ça m'a démoralisé au point que je suis entré dans une période de remise en question d'un an.

Lors de mon entrée en CM1, suite à de longues réflexions sur moi et mes relations, je me suis rendu compte que j'étais amoureux d'un camarade de classe, un garçon.

JE SUIS DÉJÀ PASSÉ PAR PLUSIEURS ÉTAPES DE MA SEXUALITÉ

Heureusement pour moi, mes sentiments étaient réciproques. Nous avons passé l'année ensemble jusqu'à mon départ de l'école. Là, je lui ai dit qu'une relation à distance n'était pas nécessaire et nous nous sommes perdus de vue.

Dans notre société, même si les mentalités ont changé, le fait d'assumer son attirance pour une personne du même sexe a encore une connotation relativement taboue. Aujourd'hui, je suis de nouveau attiré par les filles.

Le fait de ne pas cacher ses sentiments et d'être sincère permet parfois de se comprendre. Et malgré mes 13 ans, je suis déjà passé par plusieurs étapes avant d'être à peu près sûr de ma sexualité.

À 13 ANS, AXEL EST DÉJÀ TOMBÉ AMOUREUX PLUSIEURS FOIS ET A APPRIS À EXPRIMER SES SENTIMENTS. AVEC UNE FILLE, ET UN GARÇON.

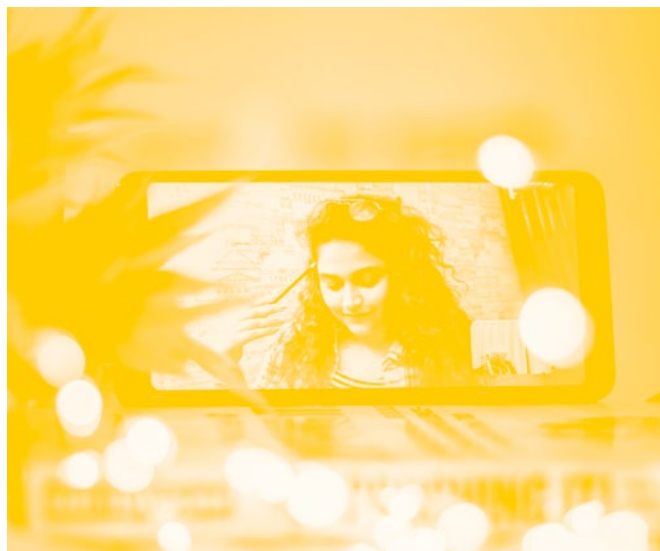
Axel, 13 ans, collégien

AVEC UNE FILLE, PUIS UN GARÇON... MES PREMIERS ÉMOIS AMOUREUX



RENCONTRER MON AMOUREUSE DE TIKTOK ? IL FAUT DÉJÀ CONVAINCRE MA MÈRE !

RACHEL EST
AMOUREUSE D'UNE
FILLE... RENCONTRÉE
SUR TIKTOK. ELLE
N'OSE PAS EN
PARLER À SA MÈRE,
PAR CRAINTE DU
JUGEMENT SUR
SON ORIENTATION
SEXUELLE ET LES
RENCONTRES
VIRTUELLES.



Nous habitons à plus de six heures de route l'une de l'autre. Malgré que l'on ne se soit jamais vues en présentiel, le manque est bien présent. On se le dit souvent. Pour se voir, il faudrait l'accord de nos parents et trouver un moyen de se déplacer. Une fois, nous avons fait un « plan » de comment venir au cas où nos parents seraient d'accord.

Mais avant de leur demander, il faut déjà leur en parler.

PLUS QUE DE L'AMITIÉ

J'avais posté un commentaire sur TikTok. Une fille m'avait répondu d'une manière assez humoristique, ce qui avait attiré ma curiosité.

Nous avons parlé en privé de tout et de rien. Petit à petit, nous avons commencé à avoir des « délires » communs, comme vouloir partir faire un tour du monde à l'improviste avec un van bleu... Grâce à nos petites rigolades, nous nous sommes découvertes et nous nous sommes attachées. Nous sommes devenues amies.

On se parlait tous les jours, comme si on se connaissait dans la vie en dehors des écrans. Par messages sur d'autres réseaux, par photos et par vocaux aussi. Je me suis rendu compte que, si on ne devait plus se parler, je serais vraiment triste, comme lorsque l'on perd un ami dans la vie hors écran. De fil en aiguille, on a ressenti toutes les deux plus que de l'amitié. Au début, je me disais que c'était impossible donc je n'ai rien voulu dire. Mais elle m'en a parlé et je me suis dit que si c'était réciproque, pourquoi s'empêcher ? Nous, on est des bonhommes, rien ne nous empêchera de vivre.

ELLE PENSERAIT QUE C'EST UN HACKER DE 50 ANS

J'ai peur de la réaction de ma mère si je lui dis que je parle beaucoup à une personne que je n'ai jamais rencontrée et que, en plus, c'est une fille. Elle penserait que c'est un hacker de 50 ans qui veut me kidnapper. Moi, je sais que ce n'est pas le cas, mais je ne sais pas si je pourrais la convaincre.

Habituellement, je parle de tout à ma mère. La première fois que je suis tombée amoureuse d'une fille, je lui avais dit dès que j'étais sûre de moi, mais elle me paraissait froide. Peut-être parce qu'elle ne s'attendait pas à ça ? Ça m'a quand même gênée qu'elle réagisse de cette manière.

Je pense que lui parler de ça serait encore plus « choquant » pour elle : cette personne, je ne l'ai jamais vue en chair et en os.

Rachel, 14 ans, collégienne

LE JOUR OÙ J'AI DIT STOP À LA VIOLENCE

BÉATRICE PENSAIT QUE C'ÉTAIT DE SA FAUTE JUSQU'À CE QU'ELLE TROUVE LA FORCE D'EN PARLER. LES COUPS ET REMARQUES DE SON PÈRE N'ÉTAIENT PAS BANALS, DEVRAIT-ELLE PORTER PLAINTE ?

Pour une histoire de charge de mon téléphone sur une prise restée allumée trop longtemps... je me suis disputée avec mon père. Il s'est énervé, m'a traitée de menteuse, puis... il m'a frappée. J'étais sous le choc, je n'arrivais même plus à parler, je voulais juste partir mais, au final, je me suis sentie coupable de ce que j'avais fait. J'ai rejeté la faute sur moi comme si j'avais fait quelque chose de mal.

J'en ai parlé à ma grand-mère, mais elle le défendait. Elle ne se rendait pas compte de ce que ça pouvait me faire. Plus tard, il m'a encore frappée deux fois. J'en ai parlé à ma mère. Elle a voulu porter plainte. Je devais faire une main courante, mais je n'avais pas la force. Dès que j'allais chez mon père le week-end, ma mère se faisait du souci pour moi. Elle m'envoyait un message en me demandant comment j'allais, si ça se passait bien avec lui.

ELLE M'A ANNONCÉ QU'ELLE ALLAIT APPELER MON PÈRE

Ma prof de français s'en est aperçue et en a parlé à une surveillante de mon établissement. Elle m'a proposé d'en parler à l'infirmière scolaire. Sauf que si elle lui en parlait, elle allait me convoquer pour tout lui expliquer et je n'aime pas en parler. Je souffre à cause de ça.

J'ai fini par parler avec l'infirmière. Elle m'a demandé de lui expliquer le contexte avec mon père, ma mère, la relation entre mes frères et sœurs. En sortant, je ne me sentais pas bien, je n'arrêtais pas de penser à ça, même la nuit je faisais des cauchemars de lui.

Je suis retournée la voir. Elle m'a expliqué que j'allais devoir porter plainte contre mon père, si je voulais. Mais je n'avais pas la force de le faire. C'est quand même mon père. Elle m'a dit de lui expliquer toutes les phrases qu'il m'avait dites, qui m'avaient blessée. Elle les a notées et m'a annoncé



qu'elle allait l'appeler. Je lui ai dit : « Non, vous pouvez appeler qui vous voulez mais pas mon père, s'il vous plaît. » Elle était obligée de faire un courrier donc il allait forcément être au courant. Je lui ai dit : « D'accord, je comprends. »

J'AVAIS UNE BOULE À LA GORGE

Un mois s'est écoulé. L'infirmière a appelé mon père. J'étais dans son bureau et on est tombées sur sa messagerie car il était au travail. Il a aussitôt rappelé. Elle lui a dit qu'il m'avait frappée à plusieurs reprises et que ça m'avait touchée, même de me dire que j'étais une menteuse. Il a répondu que c'était pour rigoler et que ce n'était pas vrai. Que, dans tous les cas, il ne voulait pas me faire du mal.

Elle m'a demandé si je voulais bien lui parler. J'ai accepté, j'avais une boule à la gorge. Après quelques secondes, je me suis lancée. Il m'a dit qu'il n'avait pas vraiment eu l'intention de faire ça, qu'il ne ferait jamais ça. Puis, il m'a proposé qu'après son travail, on aille discuter dans un parc. J'ai dit que je voulais mettre tout ça au clair, puis il m'a dit : « Je t'aime ma fille. » Je me suis effondrée en larmes, ça m'a fait tellement bizarre qu'il me le dise. Ça faisait des années qu'il ne me l'avait pas dit.

JE ME MÉFIE QUAND MÊME

Arrive l'heure où nous avons rendez-vous : 17 heures. Il m'a demandé comment j'allais, puis nous avons abordé le sujet. On a parlé de mes frères et sœurs, de la relation avec ma mère et mon beau-père, de beaucoup de choses. Puis, il m'a pris dans ses bras, mais je ne savais pas quoi faire alors je lui ai quand même fait un câlin. Le soir, il m'a envoyé un message pour me souhaiter une bonne nuit.

Le vendredi, je devais aller chez lui pour le week-end. Il ne s'est rien passé de spécial. Il m'a juste dit que si je n'en avais pas parlé au collègue, il me serait « tombé dessus ». Je n'ai retenu que cette phrase.

Alors quand je suis retournée chez ma mère, je lui ai expliqué la phrase que j'avais retenue. Et l'infirmière n'en a pas compris le sens. Elle a encore essayé de joindre mon père. Le soir même, mon père m'a rappelée. Il m'a dit qu'on avait dû mal à se comprendre tous les deux. Mais maintenant j'ai toujours un peu de stress quand je dois aller chez lui : je me méfie.

Béatrice, 15 ans, collégienne

C'EST QUOI UN ESPACE SAFE ?



INÈS SE SENT ÉCOUTÉE PAR SES PARENTS, MALGRÉ LA DIFFÉRENCE D'ÂGE. UN CLIMAT QUI L'ENCOURAGE À EXPRIMER SES DÉSACCORDS ET À S'AFFIRMER.

Je peux avoir des conversations *safe* avec mes parents. Je peux globalement parler de tout avec eux, que ce soit de sexualité, de choix de vie, ou de sujets d'actualité. On écoute tous les avis des autres : ils écoutent mes opinions, ne me jugent pas et ne me dénigrent pas parce que je suis jeune. Ils ont 59 ans et 61 ans. Ils savent que j'ai une vision différente par rapport à notre différence d'âge. Même si c'est parfois compliqué, car mon père n'aime pas avoir tort, mais en s'imposant un peu on arrive à avoir une discussion.

On n'est pas d'accord sur tous les sujets... Ce qui est compréhensible, mais on a pu en parler. Il est arrivé que mes parents disent des phrases que j'ai trouvé racistes et je leur ai expliqué pourquoi, personnellement, je trouvais ça limite. Ils m'ont écouté, ont compris la plupart des choses.

Par exemple, il est arrivé qu'ils disent des généralités sur les Noirs. Je leur ai expliqué que c'était raciste et que ça ne se disait pas. Je ne sais pas s'ils ont arrêté de le penser, mais je sais qu'ils ont arrêté de le dire devant tout le monde. J'ai pu me construire une opinion différente de la leur par ma grande sœur – nous avons treize ans d'écart – avec qui je m'entends très bien, puis par mes amis et les réseaux sociaux, comme Instagram, même si je vérifie les sources.

J'AI FAIT MON COMING-OUT SANS PRESSION

J'ai pu leur dire que je suis bi sans aucun problème, je n'ai pas eu à faire la grosse annonce. J'ai pu leur dire normalement, au fil d'une conversation. Ils n'ont pas tellement réagi, ils étaient en mode « ok si tu es heureuse peu importe ». Au début, mon père était sceptique car il considérait qu'à mon âge,

on ne pouvait pas vraiment savoir, mais il l'a aussi accepté. On en rigole même maintenant. Dans la rue, ils ne me parlent plus que des mecs, s'ils sont beaux, mais aussi des femmes. C'est cool qu'ils aient accepté ça sans aucun problème.

Je ne redoutais pas tellement de le dire à ma mère. Je la savais ouverte d'esprit et on avait déjà parlé des LGBT lors des manifs, ou en discussion banale quand j'avais essayé de tenter le sujet, et elle les soutient. Mon père, je craignais plus sa réaction, car même si on a des conversations *safe*, il arrive que nos relations soient conflictuelles, mais ma mère m'a soutenue et ça s'est bien passé ! Je n'ai pas à me cacher si je veux acheter des vêtements avec le drapeau LGBT dessus maintenant. Quand je vois d'autres amis qui doivent le cacher, je me dis que j'ai de la chance.

PAS DE POLITIQUE À LA MAISON

À la maison, on ne parle pas de nos opinions politiques, je ne sais pas de quel bord politique ils sont, et je sais que, même entre eux, ils n'en parlent pas. On considère ceci comme privé et personnel, donc on ne se le partage pas entre nous.

Quand j'étais au collège, j'avais demandé de quel bord politique ils étaient, même si je n'y connaissais rien. Ma mère m'avait expliqué que c'était quelque chose de privé qui ne se disait pas forcément et, qu'entre eux, ils avaient décidé avant de ne rien se dire.

J'ai bien sûr des conversations *safe* avec mes amies aussi, sur des sujets qui ne concernent pas forcément mes parents... Je sais que, n'importe où, je peux parler librement, et c'est vraiment bien.

Inès, 17 ans, lycéenne

PLUS JE GRANDIS ET PLUS JE ME SENS EN DANGER

EN ENTRANT DANS L'ADOLESCENCE,
ELSA A DÉCOUVERT LE REGARD DES
HOMMES ET LES VIOLENCES FAITES
AUX FEMMES. DEPUIS, MARCHER
DANS LA RUE A CESSÉ D'ÊTRE UNE
ACTION ANODINE.

Quand j'étais plus petite, je ne me rendais pas compte que je pouvais être victime de viols, d'agressions, ou même de remarques déplacées et de regards. Je sortais avec mes amis et je m'habillais comme je voulais, sans me soucier du regard des garçons.

À un certain âge, les garçons nous regardent d'une façon différente, comme s'ils étaient intéressés. Cet été, j'étais à Paris avec mon grand frère et, plusieurs fois, des hommes plus vieux ou des gens de mon âge m'ont regardée avec insistance et de haut en bas, alors que j'avais une veste, un jean... une tenue basique et on ne voyait pas mes formes.

Je suis une personne qui se fout du regard des gens, mais quand on me fait une remarque, je réagis, car ils ne sont pas censés juger mes tenues. Sur les réseaux sociaux, j'ai vu le témoignage d'une fille de mon âge qui racontait l'histoire de son viol, et d'autres vidéos similaires. Je me rends compte que, plus je grandis, et plus je me sens en danger.

Elsa, 14 ans, collégienne



VIOLENCES CONJUGALES : M'ENGAGER, POUR NE PLUS ÊTRE IMPUISSANTE

On mange, c'est calme. Je monte dans ma chambre, pas de bruit. D'un coup, je les entends se crier dessus, s'insulter. Ça part comme ça. Ça monte crescendo jusqu'au moment où il pousse et tape. Inconsciemment ou consciemment, allez savoir ce qui se passe dans sa tête. J'entends ma mère qui crie un « suicide-toi, je m'en fous ».

J'ai peur, je vis dans le déni, je fais abstraction de la situation. Écouteurs, musique, je ne veux pas entendre. Je suis impuissante, je ne peux pas agir. Les voisins appellent la gendarmerie, on nous pose des questions, on part chez un ami à maman. Lui reste à la maison. Encore. C'est la deuxième fois que ça arrive. C'est dur.

JALOUX QU'ELLE SOIT TOUJOURS EN CONTACT AVEC MON PÈRE

Il y a un an, mes parents m'ont annoncé qu'ils divorciaient. Grosse galère en vue. « On divorce à l'amiable », et puis finalement un tel veut ça et l'autre le veut aussi. On n'est pas d'accord sur la vente d'un bien ou la garde des enfants... Ça engage des conflits, des procédures, des déménagements. Avocats, juges et j'en passe.

Chacun a refait sa vie, assez rapidement d'ailleurs, peu après cette annonce. Maman s'est retrouvée un conjoint. Ça se passait bien jusqu'au moment où ça a dérapé. Elle, prise dans le divorce, à faire des choix et recevoir des appels et messages de mon père par rapport à ça, et lui, jaloux qu'elle soit toujours en contact avec mon père. Il fait des crises et boit jusqu'à être bourré et à en tomber dans les escaliers. Sympa l'ambiance quand on rentre de cours, d'activité sportive, ou d'une sortie entre potes.

PENDANT PLUSIEURS ANNÉES, LUNE A ASSISTÉ IMPUISSANTE AUX VIOLENCES QUE SUBISSAIT SA MÈRE. AUJOURD'HUI, ELLE AIMERAIT S'ENGAGER POUR AIDER D'AUTRES VICTIMES.

ÇA FAIT MAL DE SAVOIR SA MÈRE SE FAIRE FRAPPER

Je pense que ça n'arrive pas qu'à moi de voir cette situation, mais de ne pas avoir la force mentale et physique nécessaire pour agir. Ça fait mal de savoir sa mère se faire frapper par son père plus jeune, et maintenant par son conjoint. C'est répétitif.

Je n'en ai pas parlé avec ma mère, pourtant la première concernée, car on n'est pas une famille qui parle beaucoup de sujets comme ça. J'ai vu ma sœur essayer, et ma mère se renfermer et ne pas répondre. Alors, j'en ai parlé avec mes amies, qui ont essayé de m'aider. Elles m'ont proposé d'aller chez elles quelque temps, de sortir pour me changer les idées, et des numéros d'aide.

Je ne les ai pas appelés, par peur du jugement des personnes au bout du fil et que ma mère m'en veuille de m'en être mêlée. Mais cette situation a eu un impact sur moi, sur ma scolarité. J'ai des notes pas très bonnes, alors qu'elles ne l'étaient déjà pas.

J'ESPÈRE POUVOIR ALLER DANS UNE ASSOCIATION D'ICI L'ANNÉE PROCHAINE

Ça s'est arrêté il y a quelques mois, après que je les ai entendus en parler plus calmement et que lui ait diminué sa consommation d'alcool. En suivant des comptes sur les réseaux sociaux, tels que @solidaritefemmes et d'autres avec des témoignages de femmes, je me suis rendu compte que beaucoup faisaient face à ce problème. Ça m'a permis de me rendre compte que ce n'était pas aussi peu grave que je me le disais.

J'aimerais pouvoir m'engager ne serait-ce qu'un petit peu, à mon échelle, pour agir contre ces violences faites aux femmes. J'espère pouvoir aller dans une association d'ici l'année prochaine, ou à la fin du lycée. J'ai déjà regardé quelques noms, tels que Halte Aide Aux Femmes Battues (HAFB) et la Maison des femmes de Montreuil.

« Je suis impuissante, je ne peux pas agir » : je pense que d'autres témoins ont eu ce ressenti. J'espère, en m'engageant, ne plus avoir ce sentiment de ne pouvoir rien faire à part attendre, et j'espère pouvoir agir en cas de problème. Et aider. Bien que ça se soit arrêté chez moi, ça peut reprendre à n'importe quel moment, n'importe où et chez n'importe qui.

Lune, 17 ans, lycéenne



J'AIMERAIS TRANSMETTRE MON ÉDUCATION ÉCOLO



MAX-ELIE A GRANDI DANS UNE FAMILLE ÉCOLO. IL S'EST ENGAGÉ AU SEIN DE SON LYCÉE POUR TRANSMETTRE LES VALEURS APPRISSES À LA MAISON. MAIS PAS SI FACILE DE CONVAINCRE SES CAMARADES...

« C'est pas mon problème », « J'y peux rien si c'est fait comme ça », et même : « Alors comme ça c'est de ma faute la déforestation, et puis quoi encore ? » J'entends quelquefois des amis ou de la famille pas très proche qui me lâchent ça. Même avec une connaissance des risques écologiques. J'ai été sensibilisé à l'écologie petit et, pour moi, c'était une norme dans l'esprit de tout le monde.

Mes parents m'ont toujours parlé de leur mode de consommation. Ils m'expliquaient pourquoi certains produits étaient à privilégier, et d'autres à boycotter, comme l'huile de palme dans le Nutella qui est issu de la déforestation. Mais aussi le principe des labels, l'origine des produits, le fait de privilégier le local, le bio... Certaines choses qu'on fait chez nous me semblaient normales, comme récupérer l'eau de pluie pour arroser en été, organiser un potager, favoriser l'eau du robinet plutôt qu'en bouteille...

Mes parents ont sûrement été sensibilisés comme moi. Ils ont conscience des problèmes écologiques, surtout mon père, qui continue à prendre le temps de partager ses connaissances du monde en catastrophe dès qu'il y a une conversation qui s'y prête ! Je me renseigne aussi par moi-même : grâce à des vidéos et des articles de *National Geographic*, *Zapping Sauvage*, *RMC Découverte*, des reportages sur *France tv*... Et moi aussi, je leur apprend des choses. C'est un échange d'informations passionnant qu'on entretient.

J'AI TOUJOURS DROIT À UNE EXCUSE DU TYPE « NON MAIS JE POURRAIS PAS M'EN PASSER »

Quand j'ai commencé à prendre conscience du monde, vers 7 ou 8 ans, et que mes amis me racontaient leur mode de consommation, j'étais à la fois fier d'être devenu comme je suis et, en même temps, je déprimais déjà : mes actions ne servaient à rien. Même s'ils reconnaissaient que j'avais les bons gestes, rien ne changeait chez eux. Ceux que j'ai rencontrés vers la primaire me disaient ne pas recycler ou trier le verre. Tous ces gestes me paraissaient tellement basiques que je ne pouvais pas imaginer qu'on puisse vivre de façon différente. J'étais naïf. En seconde, même ma prof de français disait ne pas fermer le robinet en se brossant les dents.

Plus je rencontrais de nouvelles personnes, plus j'étais choqué par la consommation de chacun. Quand je parle de l'origine de l'huile de palme à mes amis et mes camarades, ou de l'empreinte écologique des exportations de tomates d'Espagne ou du Maroc... j'ai toujours droit à une excuse. « Oui mais c'est moins cher tu vois », « 34 centimes de différence, je vais pas passer à côté » : ça, je pourrais comprendre à la limite, vu le budget plus restreint de chacun. Mais quand d'autres me sortent des « bah c'est meilleur », « non mais je pourrais pas m'en passer », je me dis que c'est limite impossible de les convaincre de changer. J'essaie bien de donner le maximum d'arguments en ma faveur, mais entre leur mode de vie adopté depuis leur plus jeune âge et mon statut de simple enfant leur faisant la morale, ils n'ont pas de grande valeur à leurs yeux. J'invite par exemple les personnes avec qui je mange à la cantine à terminer leurs assiettes afin d'éviter le gaspillage alimentaire (on m'a toujours dit : « Tu manges ce que tu veux mais tu manges ce que tu prends »), et la plupart me demandent juste de m'occuper de moi-même...

Heureusement, certains adaptent à leur façon, comme mon meilleur ami, qui a construit un poulailler !

JE ME METS DEVANT LES POUBELLES POUR INDIQUER AUX ÉLÈVES OÙ METTRE QUOI

Je tente malgré tout d'avoir le meilleur impact écologique possible. Je suis engagé depuis le lycée pour essayer de faire de mon mieux. Au CVL (conseil des délégués pour la vie lycéenne), au lieu de roses hors saison produites hors de la France pour la Saint-Valentin, on a proposé des tulipes

de saison produites localement, et les élèves ont vraiment apprécié. Ça serait dommage de ne pas profiter des producteurs locaux qui peuvent proposer des belles choses qui sortent des cadres traditionnels.

Pour moi, les engagements ne passent pas que par les grandes actions. Par exemple, pour proposer un meilleur tri des déchets à la cantine, des fois je me mets devant les poubelles pour indiquer aux élèves où mettre quoi. Et ils comprennent. Encore heureux, ils ne disent pas que je ne devrais pas. Encore plus simple : si je vois des déchets jetés par terre dans la nature, je les récupère (avec précaution quand même) et les jette à la poubelle. Et encore plus banal : quand je promène parfois mon chien en ville et qu'il défèque plusieurs fois, j'essaie de tout ramasser en un seul sac.

Cela dit, je me sens pas mal limité par ma condition actuelle de jeune lycéen. J'aimerais pouvoir en faire plus, comme acheter plus de produits en vrac. Mais je suis toujours sous l'influence de mes parents : il y a des restrictions financières, et de proximité. Les magasins en vrac sont trop loin, car j'habite dans un bled paumé. Et ma voix n'a pas encore le pouvoir de changer les gens sur leurs habitudes. J'aimerais donner envie aux autres de faire des efforts... être plus convaincant qu'un simple lycéen.

Max-Elie, 16 ans, lycéen

MA MÈRE SAIT ÉCOUTER

MORGANE APPRÉHENDAIT D'ABORDER DES SUJETS CONSIDÉRÉS COMME TABOUS AVEC SA MÈRE. LORSQU'ELLE S'EST LANCÉE, ELLE A RÉALISÉ QUE C'ÉTAIT UNE TRÈS BONNE CONFIDENTE.

Parler avec ma mère de sujets comme les règles, les garçons... c'était tabou pour moi. Je l'évitais par tous les moyens, de peur qu'elle n'aborde le sujet. Au point d'attendre pour prendre mon petit-déjeuner lorsqu'elle était déjà à table ou même de marcher plus vite lors de balades en famille pour ne pas être à sa hauteur. J'étais vraiment mal à l'aise en sa présence.

Le jour où je lui ai finalement annoncé que j'avais mes règles, je n'aurais pu espérer meilleure réaction. C'était un vendredi. Je suis tout de suite allée lui dire et elle m'a proposé de rester à la maison ce jour-là, en mode *cocooning*, pour se remettre.

Elle a réagi comme une amie avec moi et je me suis sentie en confiance. Depuis, une vraie relation de confiance s'est installée entre nous.

ELLES ONT LE MÊME POINT DE VUE ADOLESCENT QUE MOI

Même si je sais maintenant que je peux parler de tout avec ma mère, je pense que c'est juste moi qui ne ressens pas le besoin de parler de ça. Je préfère en parler avec mes amies car elles ont le même point de vue adolescent que moi.

Le plus compliqué, c'est de lancer le sujet. À chaque fois, je retarde le moment, comme quand j'ai dû lui annoncer que je sortais avec un garçon. Elle a réagi en me taquinant mais a tout de suite accepté la nouvelle. Je pense qu'elle a compris que je grandissais.

J'admire le courage de mes parents qui ont réussi à m'éduquer. Ils doivent être tristes de nous voir un jour devenir ado, ou même adultes, alors que le jour d'hier nous n'étions que des enfants.

Morgane, 14 ans, collégienne



MERCI!

Nous remercions très chaleureusement tou-te-s les jeunes de Haute-Vallée de Chevreuse qui nous ont fait confiance pour faire émerger et accompagner leurs récits.

Merci à Sidonie Diaz, coordinatrice du Lieu, qui a organisé ce projet et à Alexis Boullay, artiste associé, avec Cécile Le Meignan, Valérie Leroy, Milena Alvarez, Hélió Damas, Gabriel Mellon, Leila Chaix, Marion Béguin, et les autres artistes qui participent au projet de restitution mais qu'on ne peut pas encore nommer à l'heure de l'édition de ce livre.

Merci aux enseignant-e-s et acteur-trice-s éducatif-ve-s qui ont permis de mettre en oeuvre les ateliers d'écriture, et notamment :

Christine Barnel, professeure d'histoire-géographie, Geneviève Dominois, professeure référente culture, et Isabelle André, professeure de lettres au lycée Jean Monnet à La-Queue-lez-Yvelines ; Audrey Bacci, directrice du CEFP, Frédérique Beauvalet, éducatrice spécialisée, Caroline Cheron, chargée d'insertion, et Rozenn Kerviche, psychologue, au Centre de formation Le Nôtre à Sonchamp ; Maitena Maltaverne, professeure de lettres et Alexandre Sidin-Benedetti, principal, au collège Les Trois Moulins à Bonnelles.

Merci, enfin, à la DRAC Île-de-France et tout particulièrement à Édith Girard, conseillère action culturelle et territoriale, et Nathalie Simmonet qui lui succède, ainsi que et Cécile Hauser-de-Bisschop, conseillère pour le livre, la lecture et en charge du plan EMI en bibliothèques et médiathèques, pour toute leur confiance et leur soutien sur cette aventure éditoriale originale.



LA ZEP

La Zone d'Expression Prioritaire est un dispositif média d'accompagnement des jeunes à l'expression via des ateliers d'écriture et de création de médias.

Vous pouvez retrouver nos productions sur notre site : **zep.media**

ou sur nos médias partenaires : Libération, Ouest France, Konbini News, Urbania, le HuffPost, Dong! et Phosphore.

DIRECTION : Emmanuel Vaillant

RESPONSABLE DES PARTENARIATS : Maëlle Dietrich

COORDINATION ÉDITORIALE : Nathalie Hof

ANIMATION ET ENCADREMENT DES ATELIERS EN HAUTE-VALLÉE DE CHEVREUSE:

Clément Aulnette, Héloïse Bauchet, Nathalie Hof, Olivia Kouassi et Emmanuel Vaillant

ÉDITION ET RELECTURE DES RÉCITS : Nathalie Hof

CONTACT : redaction@la-zep.fr

© CRÉDIT PHOTOS (CC Unsplash et Pexel) :

Jed Owen (texte 1), Caique Silva (texte 2), Caleb Salomons (texte 3), Clay Banks (texte 4), Pim-Chu (texte 5), Hadis Safari (texte 6), Yousef Alfuhigi (texte 7), Mart-production (texte 8), Lucas Ortiz (texte 9), Charles Deluvio (texte 10), Markus Spiske (texte 11), Dollar Gill (texte 12), Devn (texte 13), Rosemary Ketchum (texte 14), Oto Winkler (texte 15), Engin Akyurt (texte 16), Polina Tankilevitch (texte 17), Eye for ebony (texte 18).

CONCEPTION GRAPHIQUE ET MISE EN PAGE : Studio LWA (Pantin)

C'ÉTAIT ELLE LA GAMINE DE 17 ANS ET MOI LA MÈRE.
ELLE DISAIT : « JE VEUX VIVRE MA VIE, FAIRE DES CHOSES
QUE JE N'AI PAS PU FAIRE QUAND J'ÉTAIS PLUS JEUNE.
J'AI CONSACRÉ TRENTE ANS DE MA VIE POUR MA FAMILLE,
DU COUP IL FAUT BIEN QUE JE PROFITE. »
SAUF QU'ELLE N'AVAIT PAS COMPRIS QU'ELLE AVAIT ENCORE
UNE ENFANT À CHARGE.

BIEN SÛR, JE SUIS TRÈS DIFFÉRENTE PAR MA
COULEUR DE PEAU ET MA RELIGION...
J'AI AUSSI DES QUALITÉS PARTICULIÈRES DONT
JE SUIS FIÈRE. JE SUIS DRÔLE, INTELLIGENTE,
JE PARLE COURAMMENT ANGLAIS ET WOLOF,
JE SAIS DANSER ET JE SUIS UNE BONNE COPINE.

JE DESSINE DEPUIS QUE JE SUIS TOUT PETIT,
J'AI TOUJOURS ADORÉ ÇA,
MAIS COMME MES GRANDS-PARENTS OU MON
ENTOURAGE ME LE DISENT, L'ART « CE N'EST
PAS ÇA QUI RAMÈNE LE PAIN À LA BOUCHE »,
DANS MA FAMILLE, C'EST L'ARGENT AVANT TOUT
DEPUIS TOUJOURS. ET ÇA, ÇA RISQUE D'IMPACTER
MES CHOIX D'ÉTUDES.

ZONE
D'EXPRESSION
PRIORITAIRE
ZRP


**PRÉFET
DE LA RÉGION
D'ÎLE-DE-FRANCE**
*Liberté
Égalité
Fraternité*